Document generated on 07/14/2025 1:22 a.m.

Bulletin d'histoire politique

La poursuite d’un dialogue fragile : René Lévesque et la communauté juive du Québec (1960-1976)

Jean-François Beaudet

Volume 24, Number 3, Spring 2016

Discours politiques et mobilisations citoyennes

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1036735ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1036735ar

See table of contents

Publisher(s)

Association québécoise d'histoire politique
VLB éditeur

ISSN

1201-0421 (print)
1929-7653 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Beaudet, J.-F. (2016). La poursuite d’un dialogue fragile : René Lévesque et la communauté juive du Québec (1960-1976). *Bulletin d'histoire politique*, *24*(3), 98–118. https://doi.org/10.7202/1036735ar

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique et VLB Éditeur, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La poursuite d'un dialogue fragile : René Lévesque et la communauté juive du Québec (1960-1976)*

Jean-François Beaudet[1]
M. A. histoire

Au cours de la Révolution tranquille, la communauté juive sera confrontée aux profondes mutations des cadres sociopolitiques et économiques de la société québécoise[2]. Devant les grands revirements de cette période charnière et avec la montée du nationalisme québécois, la communauté juive se doit de réviser ses relations avec une majorité francophone qui s'affirme et revendique plus d'emprise sur ses destinées. De même, dans leur quête nationale, plusieurs Québécois francophones se doivent de revisiter leurs relations avec les Juifs qui ont été teintées, dans les années 1930, d'un antisémitisme véhiculé par certains membres des élites cléricoconationalistes et intellectuelles canadiennes-françaises[3]. Bien conscient de ces frictions passées, et des malentendus et incompréhensions en découlant, René Lévesque, importante figure politique de l'époque, cherchera à établir et garder vivant un dialogue avec les Juifs québécois. Un dialogue qu'il juge incontournable et qui sera guidé tant par des impératifs politiques que par les convictions personnelles du futur premier ministre du Québec.

Lors de contacts, entamés dès 1960, quelques semaines seulement avant de se porter candidat aux élections dans l'équipe libérale de Jean Lesage, René Lévesque définira et expliquera le nationalisme québécois (et plus tard le projet souverainiste) aux membres de la communauté juive. Une communauté présentant d'ailleurs un cas intéressant d'étude sous ce rapport puisque la majeure partie de ses membres était opposée à la souveraineté du Québec et appartient à un groupe anglophone influent dans le cadre du fédéralisme canadien[4]. Pour les Juifs, René Lévesque sera un des représentants publics et politiques les plus en vue de ce « nouveau

* Cet article scientifique a été évalué par deux experts anonymes externes, que le Comité de rédaction tient à remercier.

visage du nationalisme[5] ». Il prendra alors le relais des intellectuels canadiens-français à la source du néonationalisme québécois qui, durant l'après-guerre (1945-1960) à travers les travaux du Cercle juif de langue française (CJLF)[6], révisent leurs positions et les bases de leurs relations avec la communauté juive, des relations n'ayant pas toujours été caractérisées par une grande compréhension mutuelle. Lévesque sera donc le premier leader politique nationaliste québécois contemporain qui interpellera la communauté juive du Québec[7], et ce, lors d'allocutions faites devant des auditoires majoritairement juifs ou encore lorsqu'il abordera, dans ses chroniques journalistiques, des thèmes qui feront écho chez elle. Rappelons que durant une bonne partie de sa carrière politique, Lévesque sera aussi chroniqueur dans des médias écrits (majoritairement dans le *Dimanche–Matin*, le *Journal de Montréal* et *Le Jour* entre 1966 et 1976)[8].

La période étudiée s'étalera de 1960, année où René Lévesque semble commencer à entretenir des liens avec le Cercle juif de langue française, jusqu'à la prise du pouvoir par le Parti québécois (PQ) en novembre 1976, soit lors de l'accession de Lévesque au poste de premier ministre du Québec[9]. Le texte qui suit veut donc mettre en lumière les prises de position, le contenu du discours et l'importance qu'accorde et entretient René Lévesque à l'établissement d'un dialogue avec la communauté juive dans les années antérieures à la victoire péquiste de novembre 1976. C'est notamment en dénonçant l'antisémitisme et en soulevant les similitudes entre les peuples juif et québécois que Lévesque nourrira ses relations avec les Juifs du Québec, tentant par le fait même de dissiper les craintes de la communauté face au nationalisme québécois.

Contre l'antisémitisme et l'intolérance raciale

Une « maladie honteuse »

À l'aube de l'année 1960, alors qu'il est encore journaliste, mais à quelques mois de faire le saut en politique, René Lévesque se présentera, nous pensons pour la première fois, devant la communauté juive à l'occasion d'une réunion du CJLF. Lors de sa conférence intitulée « Le préjugé racial, la pire des maladies honteuses[10] », Lévesque déplore la résurgence à divers endroits dans le monde occidental, d'un antisémitisme « gênant comme une maladie honteuse qu'on pouvait croire vaincue depuis le terrible sérum de la défaite nazie ». Le journaliste prendra soin de rappeler que l'intolérance raciale existe et existera peut-être toujours, surtout sous sa forme antisémite, puisque les racines historiques de ce mal plongent dans plus de vingt siècles d'histoire[11]. Des convictions personnelles guident ici en partie le discours de Lévesque qui, une quinzaine d'années auparavant, aura été témoin des excès du nazisme allemand lors de son passage au

camp d'extermination de Dachau en tant que correspondant de guerre pour l'armée américaine[12]. D'ailleurs, Lévesque partage avec ses interlocuteurs d'origine juive une connaissance particulière de l'ampleur du drame juif de la Deuxième Guerre mondiale[13], et ce bien qu'il ne leur en fait presque jamais mention[14]. Il est à cet égard un des seuls Canadiens français à pouvoir, par son expérience personnelle, témoigner de la gravité de cet aspect des atrocités nazies. En fait, toute sa carrière durant, il se montrera sans pitié et intransigeant envers toutes manifestations d'antisémitisme, de haine raciale ou de rejet d'autrui.

Nous et l'antisémitisme

En ce sens, en 1967, quelques mois seulement avant de quitter le Parti libéral du Québec (PLQ), René Lévesque écrira ses premières chroniques pour le journal *Dimanche-Matin*. Dans une de celle-ci, il ne se montrera guère plus tendre envers l'antisémitisme se manifestant chez certains de ses concitoyens canadiens-français. Tout en voulant éveiller les consciences sur le sujet, il cherchera à combattre une intolérance raciale issue en bonne partie de l'héritage catholique du territoire québécois où le clergé s'est montré peu favorable et fermé aux Juifs. En fait, pour René Lévesque, le Québec de la Révolution tranquille doit assumer de nouvelles responsabilités, notamment celle de réussir à conjuguer honnêtement la reconnaissance de sa majorité francophone et le respect des droits des minorités présentes en son sein. Sa longue chronique datée du 18 juin 1967 et au titre évocateur, « Israël, les Juifs et nous…[15] », est entièrement dédiée à cet impératif examen de conscience que doivent faire certains citoyens québécois par rapport aux simplistes relents d'antisémitisme qui les habitent encore[16]. Elle commence par ces mots : « Je le savais ». Car à la suite de son précédent billet, faisant état de la guerre au Proche-Orient et dans lequel il se voulait être le plus objectif possible dans ses propos (mais qui ne manque pas de critiquer les actions d'Israël), Lévesque reçoit plusieurs commentaires de son lectorat qui, de diverses manières, illustrent la présence tenace d'un vieux fond catholique hostile aux Juifs. Dans une tentative de présenter les points de vue exprimés par ces lettres, il explique que :

> Les unes me reprochent évidemment d'être pro-juif. Brutalement, avec une sorte de haine franche et fauve. Ce sont les plus honnêtes, mais les moins intéressantes. On est devant cela comme le spécialiste qui, examinant un prélèvement au microscope, n'a plus qu'à soupirer : pas d'erreur possible, c'est le cancer. L'antisémitisme virulent, incurable, existe toujours. On s'en doute, il y a même des indices qui sautent aux yeux, mais on voudrait tellement ne pas le croire. Jusqu'à ce qu'on ait lu cette partie du courrier… En nombre déclinant, j'en suis persuadé, et surtout moins contagieux que jamais, nous avons encore de ces grands malades qui continuent à déambuler parmi nous[17].

D'autres lettres, que Lévesque qualifie de plus « réconfortantes », s'adressent aux faits et se veulent « décomplexées ». Elles laissent tout de même entrevoir le long chemin parcouru et celui qu'il reste à parcourir pour s'affranchir d'une part peu glorieuse du passé des Canadiens français :

> Mais je n'ai pu m'empêcher d'y remarquer pourtant une chose qui trahit l'effort, cet effort constant que nous devons tous faire pour que le « vieil homme » millénaire ne remonte pas des dangereuses profondeurs du subconscient : ces correspondants équilibrés évitent presque tous systématiquement, avec application, d'employer le mot « juif ». Ils ne parlent autant que possible que d'Israël ou d'Israéliens. C'est comme si le vieux mot gardait une vertu malfaisante à laquelle on ne serait pas encore sûr de pouvoir résister.

Lévesque poursuit alors sa chronique, dans laquelle, sans gêne, il utilisera le mot « Juif » un peu comme pour guider son lectorat, tout en rappelant la provenance historique de cette intolérance du Juif palpable chez tous les peuples chrétiens : « Le mal a eu deux mille ans pour s'enraciner. Il lui faudra pas mal de générations pour disparaître définitivement. Au point qu'aucune rechute ne soit plus à craindre ». Le chroniqueur évoque ensuite les lettres provenant de ces « malades qui s'ignorent », ceux que les psychanalystes appelleraient de « beaux cas ». Ce sont celles où « le Juif n'est pas tout à fait un humain comme les autres ». Finalement, à un lecteur, qui au passage « accuse » le chroniqueur d'être pro-juif tout en se demandant s'il a tort de penser que l'élite juive nord-américaine puisse être responsable du génocide au Vietnam, Lévesque inclura dans sa réponse une analyse propice à faire réfléchir son interlocuteur sur son étonnant questionnement et, dans l'ensemble, sur l'image générale qu'il se fait des Juifs :

> Éliminons d'abord le génocide à propos du Vietnam ! Que génocide il y ait, on pourrait tomber d'accord là-dessus. Mais qu'une maléfique élite juive en soit coupable, que les Juifs américains y contribuent plus activement que d'autres, cela est de l'antisémitisme folklorique. La vérité c'est que le Vietnam est un crime commis collectivement par les Américains – et dont la plupart des États occidentaux, le nôtre assez particulièrement, sont devenus complices par pure lâcheté, parce qu'ils ont peur des colères économiques de l'Oncle Sam. La vérité, c'est aussi que parmi les gens trop rares, mais dont le nombre va sans cesse croissant, qui s'opposent à ce crime, les Juifs sont sans doute mieux représentés que les autres (…) aux États-Unis comme ailleurs, les Juifs sont toujours nombreux dans les mouvements qu'on dit de gauche. Il y a chez le Juif un « gauchiste » qui se déclenche assez compréhensiblement contre l'injustice, en ayant lui-même subi d'indicibles au cours des siècles.

Dans sa chronique de la semaine suivante, René Lévesque, visiblement irrité, revient rapidement sur les courriers haineux contre les Juifs qui continuent de lui être envoyés. Considérant sûrement que sa position

sur le sujet est claire et ne désirant pas donner plus de tribunes à ce type de propos qu'ils n'en méritent, il clôt le débat ainsi :

> L'un m'expédie tout un résumé des Protocoles de Sion, avec ces objurgations : Après avoir lu ces infâmes Protocoles rédigés par vos amis les Juifs, oserez-vous nous demander de les aimer tendrement ? Allons, soyez honnêtes, Hitler avait raison ! L'autre se contente de me renvoyer un de mes papiers avec cette note lapidaire : « Lévesque, Drop Dead ». Les suivants iront au panier. Avis aux intéressés[18].

Un establishment *malhonnête*

D'autre part, Lévesque cherchera aussi à apaiser les craintes et peurs exprimées par la communauté juive face au nationalisme québécois. À ce chapitre, au cours de la première campagne électorale du PQ en 1970, Lévesque multipliera les occasions de présenter et d'expliquer le programme péquiste aux communautés culturelles. Mais à la suite des résultats électoraux d'avril 1970, où l'appui au PQ est presque inexistant chez les non-francophones[19], Lévesque réalise brutalement qu'il sera difficile de convaincre ces derniers. Il se montrera déçu des liens trop prononcés d'une bonne partie de la communauté juive avec les milieux anglophones. Surtout, il dénoncera les tactiques d'un *establishment* anglophone qui instrumentalise et attise malhonnêtement les peurs des Juifs, en amalgamant de manière insidieuse le nationalisme québécois et les dérives historiques des nationalismes européens. René Lévesque fera souvent mention de l'influence malsaine des médias anglophones qui enveniment, distordent, déforment les réalités sociopolitiques et se servent bassement des craintes de la communauté juive[20] et des autres minorités québécoises. Ainsi, dans une chronique datée du 31 août 1970[21] et faisant le bilan des résultats de la première élection à laquelle le PQ se présente, il reconnaît l'affinité de la communauté juive qui s'est historiquement créée et concrétisée avec la communauté anglophone. Par contre, sûr du bien-fondé du programme péquiste, il déplore que la grande majorité des anglophones ait voté en bloc pour le PLQ alors que lui et nombre de militants du PQ ont mis bien des efforts dans le but de convaincre tous les citoyens, de toutes communautés confondues[22]. Pour le chef souverainiste, le programme progressiste péquiste serait bénéfique pour tous puisqu'aucune communauté n'échappe à la pauvreté, aux inégalités sociales et au besoin d'améliorer son niveau de vie[23].

À la suite de l'élection d'avril 1970, René Lévesque se montre résigné mais réaliste quant à l'impossibilité de voir les anglophones, et par extension une bonne partie de la communauté juive, se joindre aux francophones dans la marche vers la souveraineté. Il cite un article du journal *Le Devoir* où l'auteur mentionne que l'indépendance du Québec se fera « sans les Québécois anglophones et même malgré eux » en ajoutant que les

stratèges du PQ, son président inclus, se sont montrés naïfs en pensant qu'ils pouvaient trouver chez ces électeurs des appuis à leur cause. Ce à quoi Lévesque renchérit en ces mots :

> Parfaitement vrai. Et de ceux dont il faut remettre le flair en question il n'en est pas plus coupable, si l'on peut dire, que le soussigné… J'ai personnellement et sérieusement espéré, au point de replonger dans un comté au tiers « annexé » comme Laurier, qu'une portion certes ultra-minoritaire, mais quand même « visible » de nos concitoyens anglophones accepteraient de venir avec nous. Parmi ces milliers, comme je disais dans l'interview, « qui gagne leur vie aussi péniblement que les Canadiens français… ». D'assemblées publiques en petites réunions et de campus en synagogues, plusieurs d'entre nous n'ont cessé de s'adresser à cette possible solidarité de non-privilégiés qui, pour leurs enfants en tout cas, auraient eux aussi à gagner dans un Québec où la majorité nationale serait enfin chez elle, décomplexée et sûre d'elle-même, et par conséquent – j'en demeure convaincu – capable comme jamais de respecter et d'intégrer fraternellement ses minoritaires. Jusqu'au jour du scrutin, nous avons mis là-dessus, de nos énergies et de nos ressources comptées, une part que je me vois forcé de juger non seulement excessive, mais ridicule. Après le silence de mort coupé à l'occasion de quelques vacheries caricaturales qu'ils avaient entretenu sur le PQ depuis sa naissance, il aura suffi d'une blitzkrieg d'un mois dans les « médias » et les cercles dirigeants pour créer chez les Anglophones un climat de garnison assiégée, souvent très proche du racisme le plus virulent. Manchettes et premières pages manipulées sans vergogne, mobilisation panique à jet continu par tous les canaux, fabrication d'événements (Brink's, Royal Trust), appels particulièrement répugnants aux peurs ataviques de la communauté juive, etc. – bref, écart de langage ou pas, je ne puis que répéter : je ne sais si c'est 40 familles ou 200 enfants de chienne, mais l'Establishment anglophone (a révélé quant à moi) son mépris manifeste pour toute une population, pas seulement pour un parti, qui demeure à ses yeux des indigènes…

Malgré cette apparente démission quant à un appui éventuel des minorités du Québec au PQ, et bien évidemment cette dure prise de conscience du mépris et de la malhonnêteté de l'*establishment* anglophone, Lévesque réitère l'importance pour le mouvement souverainiste, de maintenir un dialogue avec ses adversaires politiques :

> Pour moi, on ne doit songer à d'autres voies que celle d'une éventuelle majorité électorale. Laquelle, si dur cela semble à certains, doit non seulement se conditionner littéralement d'avance au respect de ses minoritaires, mais continuer de son mieux à les tenir au courant. Seulement, il ne faut rêver d'aucun appui, si minime soit-il, dans ce bloc que l'on fera infailliblement réagir comme un corps étranger devant toute prise de conscience nationale du Québec français. Ni jouer aux « missionnaires » naïfs de ce côté.

Les moutons noirs du PQ

En outre, il est important de noter qu'à l'instar des discours voulant démontrer leur ouverture à la communauté juive, Lévesque et le PQ vont aussi chercher à recruter des non-francophones, des Juifs anglophones notamment, pour appuyer et défendre la cause souverainiste. C'est

d'ailleurs un élément qui n'est presque jamais abordé dans les réflexions sur le sujet[24]. Ainsi, l'avocat Paul Unterberg est considéré comme étant le premier membre non francophone du PQ. Avec l'objectif de prouver aux non-francophones qu'ils auraient leur place dans un Québec indépendant[25], il se présentera sous la bannière péquiste dans la circonscription montréalaise de Darcy-McGee lors de l'élection d'avril 1970, où il subira une défaite écrasante[26]. Il sera défait de nouveau alors qu'il est candidat souverainiste en 1976 dans la circonscription de Saint-Laurent. Un autre membre de la communauté juive à s'être joint au PQ est David Levine. Aux côtés d'une dizaine d'autres Québécois d'origine anglophone, il s'associera au parti de René Lévesque dès 1975 et sera candidat défait aux élections partielles de novembre 1979, lui aussi par une forte marge dans Darcy-McGee[27]. Plus tard dans sa carrière, Levine sera d'ailleurs nommé ministre délégué à la santé (non-élu) par le premier ministre péquiste Bernard Landry en janvier 2002, à la suite de son passage remarqué comme directeur de l'hôpital d'Ottawa à la fin des années 1990[28]. Notons finalement la présence de Henry Milner, un politologue Juif anglophone, à l'exécutif national du PQ au début des années 1980[29].

Prendre son bâton de pèlerin

René Lévesque est résolument contre l'intolérance, le racisme et l'antisémitisme. De toute évidence, il cherche à dissocier le mouvement souverainiste des manifestations qui peuvent s'y rattacher ou qui y sont rattachées à tort ou à raison. Il veut éveiller et conscientiser les Canadiens français sur la source historique des préjugés contre les Juifs. Il sait que la communauté juive, tantôt instrumentalisée par les anti-souverainistes, tantôt fortement angoissée face à toutes manifestations nationalistes, est craintive à l'égard du projet politique qu'il défend. Lévesque juge alors que même si elle ne peut adhérer aux idées du PQ, elle peut tout de même reconnaître les injustices passées vécues par les Canadiens français, s'y reconnaître en partie et ne pas se laisser simplement guider par l'irrationalité des émotions et au final dépeindre malhonnêtement le projet souverainiste[30]. René Lévesque a vu les atrocités commises durant la Deuxième Guerre mondiale, résultat d'une haine de l'autre poussée à son extrême, tout autant qu'il est conscient du passé moins glorieux des Canadiens français ciblant les Juifs durant l'entre-deux-guerres[31]. René Lévesque se trouve en bonne position pour alerter les partisans comme les adversaires de la cause souverainiste du danger de laisser l'intolérance raciale et l'incompréhension mutuelle s'imposer au détriment d'un nécessaire dialogue.

Israël et les Juifs : modèles et ressemblances

Au cours de sa carrière politique, René Lévesque évoquera les similarités historiques entre le peuple canadien-français et le peuple juif. Il dressera des parallèles entre la résilience, la combativité, la volonté acharnée du peuple juif de lutter envers et contre tout afin de conserver sa langue, sa culture et ses traditions, ce dont font aussi preuve le Québec et son peuple depuis plusieurs décennies. Après sa conversion souverainiste, Lévesque prendra Israël en exemple comme étant une petite société, un jeune pays dont il souligne le succès rapide de son développement socio-économique. Pour lui, l'accession du Québec au statut de pays, tout comme la création d'Israël, sont des questions de respect, de justice, et d'une évidente logique dans l'évolution historique des deux peuples. En quelque sorte, Lévesque développera un argumentaire en faveur du projet souverainiste, basé sur de sporadiques comparaisons avec Israël et le peuple juif.

Les Juifs : une inspiration pour les Canadiens français

À titre de ministre libéral des Richesses naturelles, René Lévesque s'adressera en 1963 à une audience réunie autour de la Chambre de commerce et d'industrie Canada-Israël[32]. En présence d'un diplomate israélien et d'influents membres du Congrès juif canadien (CJC), Lévesque insiste sur l'importance des activités du CJC et du CJLF dans les relations entre Juifs et francophones au Québec. Se référant aux bouleversements sociopolitiques que vit le Québec en pleine Révolution tranquille, Lévesque invite les Juifs québécois à se rapprocher de la communauté francophone. Il mentionne que les Canadiens français et les Juifs ont des parcours historiques communs, bien que les problèmes de sa communauté semblent mineurs par rapport à ceux forgés par les deux mille ans d'histoire du peuple juif. Admiratif du chemin parcouru par ce dernier, Lévesque compare (toujours avec modération) la volonté affirmée des Canadiens français de vivre et de s'épanouir dans leur langue maternelle au miracle juif en Palestine où l'hébreu, une langue quasiment morte, renaît après deux millénaires d'absence. Il ajoute que les Juifs ne sont pas assez près des problématiques touchant les francophones, car historiquement les immigrants juifs issus des premières vagues d'immigration se sont naturellement liés là où la force logeait, soit dans la communauté anglophone. Malgré ce fait, Lévesque considère qu'il y a probablement eu moins de réelle discrimination envers les Juifs chez les Canadiens français qu'il ne s'en est manifesté chez d'autres groupes[33].

Quelques années plus tard, dans son importante chronique intitulée « Israël, les Juifs et nous… », René Lévesque fait une éloquente référence à

la compréhension historique mutuelle que devraient avoir les Juifs et les Canadiens français :

> […] qu'y a-t-il de surprenant à voir tous les Juifs du monde d'un bloc se déchaîner dès qu'Israël est menacé ? Israël, pour eux, c'est plus qu'une patrie si longtemps perdue (nous autres, on peut comprendre ça au moins un peu…), c'est la fin de l'humiliation, la revanche. « Israël a vaincu, disait un Juif l'autre jour dans une lettre ouverte, et tous les Juifs de partout se sentent grandis d'un bon pied ». Pourquoi pas ? Au bout d'une inhumaine aventure, c'est une fierté farouchement humaine. À leur place, nous ferions exactement pareil[34].

Cette idée, voulant que les Juifs de partout aient tous gagné en confiance et en fierté avec la création d'Israël, sera reprise à maintes reprises par un Lévesque devenu officiellement souverainiste. Il la présentera comme étant évocatrice d'un souffle nouveau et d'une confiance mobilisatrice dont un peuple peut se servir à la suite de la reconnaissance officielle de son droit à se gouverner soi-même, souffle que Lévesque souhaitera plus tard voir survenir chez les Québécois[35].

Ainsi, dans une période antérieure à sa conversion souverainiste, alors qu'il est encore membre du Parti libéral, Lévesque se fait le porte-parole de la majorité canadienne-française auprès des Juifs au cours d'une période charnière de l'histoire québécoise, soit les débuts de la Révolution tranquille. Il se présente devant eux davantage à titre de représentant du peuple canadien-français que simplement comme un politicien à qui incombe la mission de tisser et d'établir des liens avec la communauté juive. Notons d'ailleurs que cette dernière est représentée au Parlement de Québec par les députés Harry Blank (dès 1960) et Victor Goldbloom (à partir de 1966), tous deux députés libéraux. Il y a donc raison de penser que Lévesque cherche à établir des liens entre les Juifs et les Canadiens français bien plus qu'avec le parti politique qu'il représente alors.

« L'an prochain dans un Québec libre »

À la suite de sa conversion politique et de l'élection québécoise de 1970, même s'il réalise froidement que le projet souverainiste sera extrêmement difficile à faire passer chez les minorités culturelles du Québec, Lévesque poursuivra son dialogue avec la communauté juive. En certaines occasions, il prendra appui sur diverses réalisations juives afin de soutenir et défendre le projet souverainiste. Lors de deux chroniques écrites en marge des festivités de la Saint-Jean-Baptiste dans le *Journal de Montréal*, René Lévesque reprendra en partie ces comparaisons entre les Juifs, la création d'Israël et l'accession du Québec à l'indépendance. Dans sa chronique du 24 juin 1971[36], dont le titre et le contenu font référence à l'histoire juive

(« Est-ce le pays ou l'exil ? »), Lévesque traite du statu quo politique dans lequel est plongé le Québec :

> Et ça continue… On n'est pas plus chez nous qu'avant — mais du moins notre interminable exil intérieur n'a-t-il pas empiré comme on pouvait le craindre. Fêtons ça, comme jadis les Juifs de la Dispersion se disant avec le vieil espoir toujours déçu, toujours repris : « L'an prochain à Jérusalem… » (…). Pour les peuples libres du monde, la fête nationale rappelle normalement leur naissance à cette liberté et commémore la lutte menée pour l'acquérir...[37]

Dans un autre texte, publié en 1973 à la veille de la fête nationale du Québec, intitulé « Ce goût du Québec…[38] », Lévesque conclut sa chronique en des termes cherchant encore une fois à marquer les similitudes entre les aspirations nationales des Juifs et celles des Québécois et les bienfaits de la reconnaissance d'un foyer national pour chacun d'eux : « Avec la création d'Israël, a-t-on dit, tous les Juifs du monde ont subitement gagné deux pouces de taille en se redressant. Un foyer national, c'était cela pour eux. Ce sera cela aussi pour nous. »

Lévesque fait donc référence à la création d'Israël et à l'accession du peuple juif au grand concert des nations libres, dans le cadre de chroniques fortement chargées politiquement et ayant une puissante portée identitaire pour le peuple québécois qu'il défend et veut voir s'émanciper. Lorsque vient le temps de s'adresser à la fibre nationaliste des Québécois, il ne cite pas l'accession à l'indépendance de peuples africains récemment décolonisés, mais bien la création d'Israël, le foyer national des Juifs. En comparant ainsi la quête de liberté des Québécois à celle du peuple juif, Lévesque sait qu'il n'ira pas chercher des appuis juifs au projet politique péquiste. Peut-être cherche-t-il au moins à faire réfléchir les membres de la communauté juive du Québec sur l'acceptabilité sociale du projet souverainiste, ou encore cherche-t-il à le rendre légitime, sachant fort bien que toute levée de boucliers qui émane de cette minorité québécoise a des répercussions sur la position politique d'autres minorités du territoire et certainement aussi sur l'opinion internationale[39]. Aussi, il est plausible de penser que, profitant d'une importante tribune médiatique, Lévesque souhaitait confronter certains Québécois francophones sur les préjugés raciaux qu'ils entretiennent encore et ainsi inciter chez eux une réflexion sur les responsabilités qui incombent à une majorité territoriale dans son rapport aux minorités. Des propos et réflexions qui finalement sont autant de façons de montrer respectivement aux deux peuples en question que la compréhension mutuelle est chose possible.

Pour nous comme pour vous

Trois autres chroniques écrites par Lévesque contiennent des références au peuple juif, et ce lorsqu'il aborde des sujets puissamment liés à l'explication de la légitimité du projet indépendantiste québécois. Mentionnons d'abord celle du 24 septembre 1970, dans laquelle Lévesque considère que la récente confiance affichée par la communauté juive de Toronto est directement liée à la « consolidation triomphale » de l'État d'Israël et au « fait d'avoir enfin, pour les Juifs de partout, leur fameux *homeland*, une patrie où ils sont sûrs de pouvoir toujours être accueillis[40]… ».

Dans une autre chronique, publiée en septembre 1971 et écrite en réaction à une lettre d'un lecteur qui énumère les raisons pour lesquelles il s'oppose au projet indépendantiste québécois (dangers économiques, impôts plus élevés)[41], René Lévesque fera de nouveau référence aux Juifs uniquement pour étayer sa réplique. Il souligne cette fois-ci leur légendaire solidarité communautaire, voulant peut-être ici indirectement y opposer le clivage politique (donc d'une certaine division de la communauté francophone québécoise) visible chez l'électorat du Québec[42]. Une division improductive que Lévesque aimerait bien voir s'atténuer chez ses concitoyens et son peuple :

> À moins que nous ne soyons plus bêtes que les autres. Que ces Juifs par exemple, qu'on évoque en oubliant que non seulement ils se tiennent, mais qu'après deux mille ans, contre vents et marées, ils se sont tenus assez pour se redonner une patrie où même le plus déraciné d'entre eux sait qu'au besoin il trouvera un foyer bien à lui[43].

Enfin, dans son texte du 14 octobre 1971[44], René Lévesque se montre fort critique à l'égard de cette volonté de refonder le Canada sur les bases du multiculturalisme et non plus du biculturalisme, une vision portée par le premier ministre Pierre Elliott Trudeau et à laquelle la communauté juive se rattachera en grande partie : « Selon les grands esprits d'Ottawa, il faut donc éviter de confondre langue et culture »[45]. Pour Lévesque, au contraire, langue et culture sont deux facteurs indissociables dans les voies de la reconnaissance normale des peuples, comme chez les Juifs :

> Non seulement ces deux facteurs sont-ils inséparables que l'expression pour l'être de l'âme qu'elle révèle, mais il est un autre élément fondamental dont aucune culture vivante et féconde ne saurait se passer : un sol bien à elle, dont elle se nourrit, où plongent ses racines et dorment ces ancêtres, d'où surgissent, distinctes comme autant de crus des innombrables vignobles de la planète, ces moissons de développement, d'institutions, d'art, de « manières d'être » qui font les peuples normaux. Aucun qui ne possède, modeste ou glorieux, faibles ou rayonnants, ces attributs d'une personnalité propre. Même les Juifs, tout au long des 2000 ans de leur Dispersion, ne réussirent qu'à survivre avec leur identité culturelle qu'en s'accrochant à l'image obsédante d'une patrie dont jamais la perte ne fut acceptée : « l'an prochain à Jérusalem… »[46].

Les années passent et la cause souverainiste reste toujours aussi froidement accueillie par la communauté juive. Ce qui n'empêche pas René Lévesque, alors chef du PQ, de poursuivre avec elle un dialogue entamé, développé et nourri depuis près d'une quinzaine d'années déjà. Ainsi en 1975, devant le *B'nai B'rith* à Montréal[47] – dans ce qui nous semble être un énième effort en vue de démystifier, d'éclaircir, de légitimer et de faire connaître le projet souverainiste à une partie de la communauté juive –, Lévesque mentionne à nouveau les similitudes entre les peuples juif et québécois. Mais cette fois-ci, il fera valoir son point à l'aide d'intenses références pour plusieurs Juifs québécois, en avançant que ce que le PQ tente de faire au Québec ressemble à ce que le sionisme a pu représenter pour la création d'Israël. Il ajoute que tout comme il existe une identité juive, il existe aussi une identité québécoise qui se matérialisera politiquement. Le chef péquiste trace encore une fois des parallèles entre l'adversité historiquement vécue par les Juifs et celle vécue par les Québécois francophones, non sans une fois de plus distinguer la gravité des injustices subies par les deux peuples. Conscient de son auditoire et de ses sensibilités (le *B'nai B'rith* dénonçant vivement toute manifestation antisémite), Lévesque citera les pogroms d'Europe de l'Est et Hitler, pour identifier les préjudices historiques vécus par les Juifs. Il dira que cette souffrance juive a contribué à ce besoin pour le peuple juif de se construire une terre nationale, où en prime une langue morte est ressuscitée. Il en sera de même pour les Canadiens français longtemps maintenus dans une ruralité et sous la chape de la religion catholique (caractéristiques par lesquelles inconsciemment ils ont protégé leur langue et culture), qui dorénavant sortent de cette ruralité et cherchent consciemment à faire reconnaître et sécuriser leur identité.

Conclusion

Lévesque et les Juifs : sensibilités et nécessités

De manière constante avec ses idées développées dès 1960 au CJLF, et portées dans plusieurs de ses chroniques et allocutions, René Lévesque se montrera admiratif de l'aventure juive et dressera différents parallèles historiques entre Juifs et Québécois. Selon lui, ces deux peuples ont des parcours communs d'autant plus qu'ils partagent le vif désir de pouvoir s'épanouir et cherchent à assurer leur survie par l'établissement d'un foyer national qui leur soit propre et officiellement reconnu. Qu'il soit ministre libéral, donc fédéraliste, ou encore chef du grand rassemblement souverainiste, c'est un argumentaire que Lévesque estime juste et légitime. Il cherche à faire ressortir les similarités entre les Juifs et les Canadiens français. Il se montrera admiratif du peuple juif, de sa combativité et de sa résilience historique récemment récompensées par la création de

l'État d'Israël, une réalité qui redonna fierté à un peuple trop longtemps ostracisé. En fait, Lévesque voudra souligner que le Québec veut accéder à une reconnaissance étatique aussi légitime dans ses fondements que l'a été la création de l'État hébreu. Le politicien se montre aussi fort conscient des relations historiquement tendues entre les Canadiens français et la communauté juive. Il cherche à rassurer cette dernière en nourrissant un dialogue avec ses membres et représentants, ce qui selon lui est le seul moyen par lequel la compréhension mutuelle entre les deux communautés pourra se concrétiser. Dans l'esprit de Lévesque, il est clair que la majorité québécoise francophone, transformée par la Révolution tranquille, s'adapte peu à peu aux nouvelles responsabilités qui lui incombent, notamment en ce qui concerne la redéfinition de ses relations avec les minorités. Les propos tenus par Lévesque devant des auditoires à majorité juive, démontrent bien, et ce même suivant l'évident constat des résultats électoraux de 1970, qu'il juge encore légitime de croire que la communauté juive, dont les têtes dirigeantes se montrent ouvertement de farouches adversaires fédéralistes, puisse accepter et reconnaître le bien-fondé démocratique du projet souverainiste.

Bien sûr, Lévesque ne manquera pas de « politiser » un tant soit peu sa sensibilité à l'égard des Juifs, mais il ne le fera jamais avec excès ou dans un esprit malhonnête mû strictement par de viles considérations politiques. Est-ce par simple calcul politique ne cherchant qu'à s'attirer la sympathie d'une communauté juive qui est souvent prompte à se porter à la défense des victimes d'injustices ? Sans minimiser cet aspect politique, Lévesque ne tenait pas seulement ce discours dans un unique but politique, puisqu'il tenait déjà ce genre de comparaisons avant d'avoir quitté le PLQ. Il y a plutôt chez Lévesque une admiration franche et sincère envers le peuple juif, son histoire avec tous ses tumultes et ses réalisations auxquelles s'ajoutent les considérations politiques. Son expérience de la guerre et du camp d'extermination de Dachau l'auront profondément marqué et présideront toujours en filigrane à ses franches relations avec les Juifs québécois.

Lorsqu'il parle des Juifs, René Lévesque se présente comme étant un homme aux convictions profondes, recherchant l'intégrité et la constance dans ses analyses. Ses prises de position, qui d'ailleurs ne changent que très peu, semblent mûrement réfléchies et faire suite à de profonds questionnements. Ainsi, fort de ses multiples réflexions, Lévesque croit qu'en gardant ouverts et vivants le dialogue et les voies démocratiques, le mouvement souverainiste saura se faire reconnaître et comprendre. Preuve de son désir de maintenir des relations avec la communauté juive, notons que le Congrès juif canadien sera le premier groupe avec lequel le gouvernement péquiste s'entretiendra à la suite de sa victoire de novembre 1976[48]. Sans conteste, au cours de sa longue carrière politique, René Lévesque

prendra le relais du fragile dialogue entamé par les intellectuels canadiens-français et juifs réunis autour du CJLF dès les années 1950. Lévesque nourrira cette relation et tâchera, par conviction personnelle et nécessité politique, de la garder vivante. Mais par-dessus tout, René Lévesque fera évoluer un dialogue – qui se déroulait auparavant dans le strict cadre de réflexions entre intellectuels au CJLF[49], ou encore dans des publications anglophones à diffusion restreinte telles que celle publiée par le *Labor Zionist Movement* en 1969[50] – en l'inscrivant dans la sphère publique et dans les débats et réflexions accompagnant la Révolution tranquille et l'incontournable question nationale québécoise.

Du dialogue fragile au dialogue oublié

Que reste-t-il de ce dialogue ? Depuis les dernières décennies, nombre d'événements[51] semblent vouloir démontrer qu'il n'a jamais eu lieu ! Encore récemment, l'absence probante de ce dialogue se sera manifestée lors de la tumultueuse élection québécoise d'avril 2014. En effet, à la mi-campagne, dans bon nombre de circonscriptions électorales, plusieurs pancartes du PQ ont été barbouillées de croix gammée, associant ainsi bêtement le PQ au nazisme allemand[52]. Aussi émotifs et malhabiles auront été les débats entourant la Charte des valeurs présentée par le gouvernement péquiste, nous aurions pu nous attendre à ce que l'ensemble de la communauté québécoise dénonce sans attendre l'utilisation de tels symboles, ce qui malheureusement ne fut pas le cas. Dans une société démocratique et libre, c'est un réflexe collectif auquel nous étions en droit de nous attendre. D'abord par respect pour elle-même, mais aussi par respect pour la communauté juive qui la compose.

Alors pourquoi ce sentiment d'un dialogue oublié ? Sans prétendre pouvoir répondre entièrement à cette interrogation – l'étude des relations entre le PQ (plus largement le nationalisme québécois) et la communauté juive (plus largement les communautés culturelles) reste à faire –, tentons ici une explication qui rejoint en partie ce que l'on vient de souligner précédemment. Il est indéniable qu'aux yeux d'une majorité de Juifs québécois, l'immense partie de la respectabilité et de la légitimité du projet souverainiste était intrinsèquement liée à la présence de René Lévesque comme figure de proue du mouvement. Craignant au plus haut point les éléments qu'ils jugent plus radicaux au PQ et dans le mouvement nationaliste, les Juifs voient en René Lévesque celui qui saura agir avec modération et faire éviter des dérapages au nationalisme québécois[53]. Dans cette perspective, à la suite de son départ de la vie politique en 1985, nous pouvons penser que la sensibilité et l'approche de René Lévesque à l'égard de la communauté juive auront manqué au PQ de manière significative. De même, la présence de Lévesque forçait cette communauté à elle aussi

nourrir et entretenir ses relations avec la majorité francophone. D'ailleurs, considérant la présence et l'appui de plusieurs juifs anglophones au Parti égalité au tournant des années 1990, on peut difficilement déceler une quelconque évolution, largement partagée au sein de la communauté juive, dans la compréhension des aspirations et sensibilités fondamentales des Québécois francophones[54].

En fait, chez les deux communautés, c'est faute d'acteurs prêts à consentir les efforts nécessaires au maintien d'un dialogue franc et ouvert, que les relations entre Juifs et Québécois francophones semblent avoir stagné, voire à certains égards régressé depuis la mort de Lévesque en 1987. Sinon comment expliquer la maladresse du premier ministre Jacques Parizeau lors du référendum de 1995, ou le fait qu'un jeune juif québécois prenant part à la vie politique puisse encore, en 2012, véhiculer l'image d'un Québec intrinsèquement hostile aux Juifs et aux communautés culturelles ? En somme, nous ne pouvons que constater qu'il est aujourd'hui nécessaire de rappeler les transformations positives des relations entre Juifs et Québécois francophones dans la seconde moitié du XXe siècle et que l'on se doit de souligner l'apport majeur de René Lévesque à cette entreprise. Chose certaine, ces relations, tout aussi fragiles puissent-elles nous apparaître, doivent continuer à exister et à évoluer.

Notes et références

1. Ce texte est tiré d'un mémoire de maîtrise. Voir Jean-François Beaudet, « René Lévesque et la communauté juive du Québec (1960-1976) : La fragilité d'un dialogue », mémoire de maîtrise (histoire), Université du Québec à Montréal, 2014. La rédaction de cet article a été rendue possible grâce au soutien financier de la Fondation René Lévesque que j'aimerais remercier. Mes remerciements vont aussi à l'historien Stéphane Savard pour son travail de relecture.
2. En 1969, c'est en ces termes que Stanley M. Cohen débute un texte sur les Juifs au Québec : « Quebec's Quiet (or Not-So-Quiet) Revolution has stirred great interest, as well as anxieties, within the province's Jewish community. The reaction, even if it is sometimes overstated, is understandable. » Voir Stanley M. Cohen, « The Jew in French Canada », *VIEWPOINTS (Canadian Jewish Quarterly)*, vol.4, n° 3, 1969, p. 3.
3. Voir Pierre Anctil, *À chacun ses Juifs : 60 éditoriaux pour comprendre la position du* Devoir *à l'égard des Juifs (1910-1947)*, Québec, Septentrion, 2014 ; *Le Devoir, les juifs et l'immigration*, Montréal, IQRC, 1988 ; *Le rendez-vous manqué. Les Juifs de Montréal face au Québec de l'entre-deux-guerres*, Montréal, IQRC, 1988.
4. Les Juifs du Québec appuyant, dans une forte proportion et depuis longtemps, le Parti libéral sur le plan électoral, tant au fédéral qu'au provincial. Voir Pierre Anctil, « René Lévesque et les communautés culturelles », dans Alexandre Stefanescu (dir.), *René Lévesque. Mythes et réalités,* Montréal, VLB éditeur, 2008, p. 160-183.
5. *Ibid*.

6. Le Cercle juif de langue française (CJLF) est fondé par le Congrès juif canadien à la fin des années 1940, dans le but de servir de forum de discussion entre les Juifs et les Canadiens français. Pour plus d'informations sur le CJLF, voir Jean-Philippe Croteau, « Les relations entre les Juifs de langue française et les Canadiens français selon le *Bulletin du Cercle juif* (1954-1968) », mémoire de maîtrise (histoire), Université de Montréal, 2000.
7. Notons ici que Lévesque n'est pas le seul représentant du nationalisme québécois à établir des relations avec les Juifs. Notamment, Claude Ryan (éditeur en chef du journal *le Devoir* et chef du PLQ) pourrait aussi être considéré comme étant un nationaliste québécois, d'allégeance fédéraliste par contre, ayant lui aussi participé à l'établissement d'un dialogue avec la communauté juive québécoise. À ce sujet, voir le texte de Ryan dans une revue publiée par le *Labor Zionist Movement*. Claude Ryan, « A French Canadian Looks at the Jews », *VIEWPOINTS (Canadian Jewish Quarterly)*, vol. 4, nº 3, 1969, p. 5-14.
8. Toutes les chroniques journalistiques de René Lévesque sont d'ailleurs en voie d'être publiées. Voir Éric Bédard et Xavier Gélinas, *Chroniques politiques de René Lévesque, Tome 1 : les années 1966-1970*, Montréal, Hurtubise, 2014. Pour de plus amples informations sur la carrière de chroniqueur de René Lévesque, voir Éric Bédard et Xavier Gélinas, « René Lévesque, chroniqueur », dans Alexandre Stefanescu et Éric Bédard (dir.), *René Lévesque. Homme de la parole et de l'écrit*, Montréal, VLB éditeur, 2012.
9. Nous considérons que l'élection de 1976 marque un tournant dans la carrière de l'homme politique et du mouvement nationaliste en général.
10. « À la dernière réunion du Cercle Juif : Conférence de René Lévesque. Le préjugé racial, la pire des maladies honteuses », *Bulletin du cercle juif*, nº 52, février 1960, p. 1.
11. Ces dénonciations de l'antisémitisme seront reprises par Lévesque durant la même période dans un texte publié dans la *Revue moderne* et lors d'une émission télédiffusée sur les ondes de Radio-Canada. Voir René Lévesque, « Dark Africa », *Revue Moderne*, mars 1960 ; émission *Premier plan* intitulée « L'antisémitisme », diffusée le 24 janvier 1960 [émission disponible via les archives en ligne de Radio-Canada]
12. Ce contact avec le camp de Dachau sera un des événements les plus marquants de la vie de Lévesque. Il conservera en mémoire les souffrances du peuple juif et nourira une haine viscérale de la guerre et de la violence durant toute sa carrière. Voir Pierre Godin, *René Lévesque : Un enfant du siècle,* Montréal, Boréal, 1994, p. 168-177. Notons que Lévesque fera aussi mention de cet épisode marquant à Dachau dans son autobiographie. Voir René Lévesque, *Attendez que je me rappelle…*, Montréal, Québec/Amérique, 1986, p. 132-137. Voir aussi l'ouvrage d'Aimé-Jules Bizimana dont certaines parties traitent de la carrière de René Lévesque comme correspondant durant la Deuxième Guerre mondiale. Aimé-Jules Bizimana, *De Marcel Ouimet à René Lévesque. Les correspondants de guerre canadiens-français durant la Deuxième Guerre mondiale*, Montréal, VLB éditeur, 2007, p. 150-159 et p. 245-265.
13. Soulignons que près du tiers des Juifs québécois sont des survivants de l'expérience européenne de la première moitié du 20e siècle (évolution du fascisme, xénophobie, exterminations nazies). Voir Jacques Langlais et David

Rome, *Juifs et Québécois français : 200 ans d'histoire commune*, Montréal, Fides, 1986, p. 234.

14. Comme le souligne Pierre Anctil, en 1982 « les Juifs de Montréal (…) savent depuis longtemps qu'ils ont devant eux un premier ministre «survivant» de l'Holocauste nazi ». Pierre Anctil, « René Lévesque et les communautés culturelles », dans Alexandre Stefanescu (dir.), *René Lévesque : Mythes et réalités*, Montréal, VLB éditeur, 2008, p. 166. Précisons ici qu'en 1982, c'est effectivement une donnée connue de la plupart des leaders juifs (et nous présumons d'une partie de la communauté juive), puisqu'elle aura été préalablement soulevée lors des premiers balbutiements du dialogue Lévesque-communauté juive. Par contre, nous insistons sur le fait que René Lévesque n'y fera que très rarement allusion.
15. René Lévesque, « Israël, les Juifs et nous… », *Dimanche-Matin*, 18 juin 1967.
16. Ici, les propos de Lévesque rappellent ceux d'un autre intellectuel canadien-français. En effet, quelques années auparavant, le directeur de journal *le Devoir*, André Laurendeau (aussi membre du CJLF et ami de René Lévesque) signera un texte capital dans le magazine *Maclean's*. Il y confie alors, avec regrets, s'être laissé influencer par un « antisémitisme qui imprégnait l'atmosphère » durant la crise des années 1930, alors qu'il militait au sein d'un groupe nationaliste canadien-français, les Jeune-Canada. Ce texte, empreint d'une honnêteté et d'une franchise remarquables, est un incontournable dans l'étude du vaste mouvement de renouveau du nationalisme canadien-français à l'égard des Juifs qui se déroule dans les années 1950 et 1960. Aussi, il y a fort à parier que ce texte de Laurendeau ait influencé et nourri les réflexions de Lévesque sur ce nécessaire mea-culpa que doivent faire les Canadiens français en regard leur penchant pour l'antisémitisme dans les années 1930. Voir André Laurendeau, « Personne n'est hostile. Pourquoi nous rappeler à chaque instant qu'il est juif ? », *Ces choses qui nous arrivent. Chroniques des années 1961-1966*, Montréal, Éditions HMH, 1970, p. 115-119. En ce qui concerne l'amitié qu'entretenait René Lévesque avec André Laurendeau, voir les mémoires du chef du PQ : René Lévesque, *Attendez que je me rappelle…*, *op. cit.*, p. 233 et 270-271.
17. René Lévesque, « Israël, les Juifs et nous… », *Dimanche-Matin*, 18 juin 1967.
18. René Lévesque, « Être ou ne pas être », *Dimanche-Matin*, 25 juin 1967.
19. Les résultats électoraux dans quatre circonscriptions à forte majorité anglophone témoignent de la rareté des appuis accordés au PQ chez les non-francophones. Ainsi, dans D'Arcy-McGee, Notre-Dame-de-Grâce, Westmount et Robert-Baldwin, les majorités électorales en faveur du PLQ avoisinent toutes les 30 000 voix. Voir Élections générales, Province de Québec : Rapport du président général des élections, élection du 29 avril 1970, publié en 1971.
20. C'est une analyse que Lévesque défendra déjà peu de temps après sa démission du PLQ en 1967. Voir « Levesque looks at Quebec Jews », *Canadian Jewish News* [ci-après CJN], 3 novembre 1967, p. 2.
21. René Lévesque, « Les Anglophones et l'avenir politique du Québec », *Journal de Montréal*, 31 août 1970.
22. André Larocque, un ancien membre du personnel politique du PQ dans les années 1960 et 1970, se souvient de son expérience difficile dans une syna-

gogue montréalaise du quartier Snowdon en 1969. Voir André Larocque, *Le parti de René Lévesque : un retour aux sources…*, Montréal, Fides, 2007, p. 94-96.

23. C'est d'ailleurs une opinion partagée par plusieurs Juifs québécois. Voir Allen Gottheil, *Les juifs progressistes au Québec*, Montréal, Éditions Par Ailleurs, 1988.
24. Victor Teboul l'évoquera rapidement en tant que conférencier lors d'un colloque sur René Lévesque tenu à l'UQAM en 1991. Voir Victor Teboul, « La communauté juive anglophone face au gouvernement Lévesque », dans Yves Bélanger et Michel Lévesque (dir.), *René Lévesque : L'homme, la nation, la démocratie*, Québec, PUQ, 1992, p. 417.
25. Unterberg est le fils de l'ancien trésorier du Congrès juif canadien Sigmund Unterberg. Voir l'entrevue menée par le *CJN* avec Paul Unterberg, « Quebec Jewish separatist predict an end to Confederation », *CJN*, 15 décembre 1972, p. 3. Voir aussi la référence à Paul Unterberg dans un court texte de la Canadian Broadcasting Corporation (CBC), « René, The Queen and the FLQ », cbc.ca.
26. Unterberg arrivera deuxième avec 3230 voix, loin derrière le député d'origine juive du PLQ, le docteur Victor Goldbloom qui lui récoltera 36 543 voix. Voir Élections générales, Province de Québec : Rapport du président général des élections, élection du 29 avril 1970, publié en 1971. Aussi, il nous semble ici intéressant de mentionner que la circonscription de D'Arcy-McGee regroupe près de 37 % de la population juive montréalaise (villes de Côte-Saint-Luc et Hampstead, quartier Snowdon). Entre 1970 et 1985, jamais le PQ n'obtiendra plus de 2 % des suffrages dans ces zones électorales, alors que les majorités sont constantes et écrasantes en faveur du PLQ. Voir Pierre Drouilly, *Statistiques électorales du Québec par municipalités et secteurs de recensements, 1970-1989*, Québec, Bibliothèque de l'Assemblée nationale, 1991, p. 295-304. Voir aussi Charles Shahar, Morton Weinfield et Adam Blander, « Analyse démographique et socioculturelle de la communauté juive montréalaise », dans Pierre Anctil et Ira Robinson (dir.), *Les communautés juives de Montréal. Histoire et enjeux contemporains*, Québec, Septentrion, 2010, p. 194.
27. Levine n'obtiendra que 3,5 % des voix contre 96,5 % pour député du PLQ d'origine juive, Herbert Marx. Voir en ligne les statistiques compilées par le site internet du Directeur général des élections du Québec : electionsquebec.qc.ca.
28. La nomination de David Levine à la tête de cet hôpital ontarien fera l'objet d'une vive opposition provenant de certains résidents de la région d'Ottawa, qui n'acceptaient pas qu'un ancien « séparatiste » dirige leur établissement de santé. Voir David Levine, « Separatist or federalist ? », *The Standard* (St Catharines Ontario), 22 mai 1998, p. A-11.
29. Selon les informations recueillies dans la rubrique « Henry Milner » du site internet *Mouvement Démocratie Nouvelle* : democratie-nouvelle. qc. ca.
30. Suivant les réflexions de l'historien Pierre Anctil, la communauté juive fait office de communauté baromètre qui, selon ses positions et réactions à l'égard du nationalisme québécois, peut influencer dans leurs positions les autres minorités québécoises et la presse étrangère. Anctil dira que c'est au contact des dirigeants de la communauté juive que Lévesque concevra dans les années 1960 « une approche cohérente concernant les droits des minorités au

Québec». Voir Pierre Anctil, «René Lévesque et les communautés culturelles», *loc. cit.*, p. 163.

31. L'historien Robert Comeau nous rappelle que le jeune René Lévesque a probablement été en contact avec les écrits de la revue québécoise fasciste, anticommuniste et séparatiste *La Nation*, qui souhaite voir s'incarner «dans un parti politique sa théorie séparatiste associée à un programme fasciste». Lévesque est donc bien au fait des formes que peut prendre le nationalisme radical québécois. Robert Comeau, «Les séparatistes de 1936-1937: Paul Bouchard et *La Nation*», *Cap-aux Diamants: la revue d'histoire du Québec*, nº 53, 1998, p. 26-29.
32. «Reference to French Program of Canadian Jewish Congress in Address by Natural Resources Minister of Quebec», *Inter-Office-Information du CJC, nº 2733,* 11 juin 1963, p. 2.
33. La même année, alors qu'il est interviewé dans la cadre d'une émission diffusée à la télévision anglophone et traitant du mouvement indépendantiste québécois, Lévesque évoquera ces rapprochements souhaités et les similitudes existantes entre les Juifs et les Canadiens français. Voir «Reference to Jews and Canadian Jewish Congress in T.V. programs on Separatist Scene in Quebec», *Inter-Office-Information du CJC,* nº 388, 14 juin 1963, p. 2.
34. René Lévesque, «Israël, les Juifs et nous…», *loc. cit.*
35. Une idée souvent reprise par Lévesque. Voir «Illusions et aveux d'un Anglo-Canadien», *JdeM*, 24 septembre 1970; «L'étoile de David (amende honorable)», *JdeM*, 11 janvier 1972; «Ce goût du Québec…», *JdeM*, 23 juin 1973.
36. René Lévesque, «Est-ce le pays ou un exil?», *JdeM*, 24 juin 1971.
37. L'expression «L'an prochain à Jérusalem» est prononcée à la fin des cérémonies de la Pâque juive (Pessa'h) et revêt de puissantes références historiques. Elle fait référence à la sortie des Juifs d'Égypte, à leur émancipation, à leur naissance en tant que peuple et à la fin de leur exil.
38. René Lévesque, «Ce goût du Québec…», *JdeM*, 23 juin 1973.
39. Comme le fait remarquer Pierre Anctil, les Juifs de Montréal possèdent «une capacité remarquable de mobiliser l'opinion publique et les médias, entre autres à l'extérieur du Québec.». Voir Pierre Anctil, «René Lévesque et les communautés culturelles», *loc. cit.*, p. 162.
40. René Lévesque, «Illusion et aveux d'un Anglo-Canadien», *JdeM*, 24 septembre 1970.
41. Bernard Patenaude, *Lettre ouverte à M. René Lévesque*, publiée dans la section «Opinion du lecteur», *JdM*, 6 septembre 1971.
42. Rappelons que lors des élections provinciales d'avril 1970, le PQ, à ce moment le seul parti faisant la promotion de la souveraineté, récoltera un peu plus de 23 % des suffrages, alors que les autres partis, tous considérés comme fédéralistes, se partageront la majorité des voix dont 45 % iront au parti vainqueur, le PLQ dirigé par Robert Bourassa.
43. René Lévesque, «Peuple commis ou patron?», *JdeM*, 6 septembre 1971.
44. René Lévesque, «Le B&B est mort, vive le B&M», *JdeM*, 14 octobre 1971. Le *B&B* faisant ici référence à la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme (Commission Laurendeau-Dunton), qui publiera ses recommandations en plusieurs volumes à partir de 1967.

45. Les leaders de la communauté juive appuieront publiquement le projet du multiculturalisme canadien proposé et mis en place par P. E. Trudeau, projet qui selon eux sera garant du maintien de leurs droits et spécificités culturelles sur le territoire. Voir « Prime minister Trudeau : principles and realities », *Congress Bulletin*, mars-avril 1972, p. 2.
46. René Lévesque, « Le B&B est mort, vive le B&M », *loc. cit.*
47. « Leader of Parti Quebecois on Israel », *Inter-Office-Information du CJC, nº 3856*, 2 juin 1975, p. 2. Le *B'nai B'rith* est une organisation communautaire juive internationale vouée, entre autres, à la promotion des droits pour les communautés juives.
48. « Rencontre de la délégation du Congrès juif canadien avec le premier ministre du Québec », *Bulletin du Cercle Juif*, avril 1977, p. 1-2. Voir aussi « Quebec Jews are reassured by Levesque », *CJN*, 4 février 1977.
49. Les réflexions du CJLF, principalement relayées par le *Bulletin du Cercle Juif*, ne réussiront qu'à atteindre les élites intellectuelles canadiennes-françaises. Jean-Philippe Croteau, *Les relations entre les Juifs…, loc. cit,* p. 21.
50. Ce document est d'ailleurs un exercice de réflexions important émanant d'intellectuels juifs anglophones sur les relations entre leur communauté et les Québécois francophones. « The Jew in French Canada », *VIEWPOINTS (Canadian Jewish Quarterly)*, vol.4, nº 3, 1969.
51. Nous pourrions ici penser, d'une part à la déclaration du premier ministre Jacques Parizeau au soir du référendum de 1995, qui associa en partie la victoire du camp du « NON » à l'influence de « l'argent et du vote ethnique ». Même si, référents factuels à l'appui, cette affirmation n'était pas tout à fait fausse, elle rendait évident un manque de sensibilité à l'égard des craintes et inconforts qu'entretenaient et exprimaient depuis longtemps les communautés culturelles québécoises. Cette déclaration est, selon nous, foncièrement symptomatique d'une « cassure » s'étant opérée dans les fragiles dialogues entamés antérieurement entre le PQ (et par extension une bonne partie du mouvement nationaliste québécois) et la communauté juive et les autres communautés culturelles présentes au Québec. D'autre part, nous pourrions souligner les commentaires et les regards persistants chez certains membres de la communauté juive, associant le PQ au régime hitlérien ou soulignant l'intolérance supposément intrinsèque au nationalisme québécois. Mentionnons ici les propos du blogueur, commentateur politique et ex-candidat de la Coalition Avenir Québec (CAQ), Noah Sidel, qui en 2012, associait le PQ au nazisme allemand. Voir, entre autres, pour la déclaration de Jacques Parizeau, la rubrique « Point de rupture » sur le site internet de ICI Radio-Canada ou encore les journaux *Le Devoir* ou *La Presse* du 31 octobre 1995. Voir aussi le texte de Noah Sidel intitulé « I want to vote CAQ, but Pauline Marois is making it hard on me », tiré de son blogue noahsidel. wordpress.com, ou encore « La loi 101 et le nazisme : le PQ veut voir le caquiste Sidel réprimandé », *JdeM*, 3 avril 2014.
52. Événements notamment survenus dans des circonscriptions de Longueuil et Laval. Voir : « Des locaux du PQ vandalisés dans la nuit de mardi à Longueuil », *La Presse canadienne*, 12 mars 2014 ; et le texte (sans titre, section Élections provinciales) paru dans le *Courrier Laval* du mercredi 2 avril 2014,

vol. 42, nº 13, p. 7. Soulignons qu'en 2012, le Centre consultatif des relations juives et israéliennes (CCRJI) s'était prononcé sur le caractère inacceptable de telles comparaisons entre le PQ et le nazisme, réagissant à des propos tenus par une conseillère de la ministre du PLQ Julie Boulet allant dans ce sens. Voir « Déclaration : Toute comparaison entre le Parti québécois et le Parti nazi est entièrement inacceptable », CCRJI, www.cerji.ca.

53. Cette idée voulant que Lévesque soit une sorte de rempart protégeant le nationalisme québécois d'excès redoutés est un élément qui revient presque immanquablement dans le regard que portent les Juifs sur le chef du PQ. Voir Victor Teboul, « La communauté juive anglophone face au gouvernement Lévesque », dans Yves Bélanger et Michel Lévesque (dir.), *René Lévesque : L'homme, la nation, la démocratie*, Québec, PUQ, 1992, p. 418. Voir aussi la section (3.4) intitulée « René Lévesque dans le regard des Juifs » du mémoire de Jean-François Beaudet, *René Lévesque et la communauté juive*, *op. cit*, p. 171-177.

54. Fondé en 1989, le Parti égalité/Equality Party (PÉ), est d'abord dirigé par Robert Libman, un Juif québécois. Il fait notamment la promotion du fédéralisme canadien, s'oppose à la reconnaissance du Québec comme société distincte, mais surtout, il se veut être le défenseur des droits des anglophones au Québec considérant que la Loi 101 menace cette communauté. Au plus fort de ses appuis, entre 1989 et 1994, le PÉ fera élire des députés dans quatre circonscriptions majoritairement dans l'ouest de Montréal (D'Arcy-McGee, Westmount, Notre-Dame-de-Grâce et Jacques-Cartier).